

LA PHOBIE SCOLAIRE

Ce diagnostic se présente soit comme cause au malaise des adolescents, soit comme effet : difficile de s'y retrouver.

1-Définition

« J'ai une phobie scolaire » ce qui donne envie de répondre « qui vous l'a dit ? », (tels les sujets dépendants des drogues et qui se présentent d'emblée comme « je suis toxicomane »). En fait les jeunes se définissent ainsi, sans que la question : Qui sont-ils ? derrière cette pseudo identité ne soit posée.

La psychanalyse vise le sujet dans sa singularité. Il y a autant de causes à la déscolarisation qu'il y a d'élèves. Pour chacun ce sera différent.

Il fut un temps où l'on parlait d'échec scolaire, d'absentéisme, voire d'école buissonnière. Aujourd'hui ce qui prime c'est le trouble, lequel vaut diagnostic. Le CIM 10 ou le DSM répertorie des centaines de troubles dont sont atteints les sujets sans lien aucun avec la structure, comme autant d'éléments exogènes, survenants dans la vie de chacun, « comme un cheveu sur la soupe » et en tout cas relevant soit d'une prescription médicale (nombre d'ados arrivant à une première consultation sont déjà sous antidépresseurs) soit d'une thérapie cognitive et comportementale ; « on va vous en débarrasser », au mépris et à la méconnaissance de la fonction du symptôme. Avec la phobie scolaire, tout est dit et fait cause, alors qu'il ne s'agit que de la conséquence d'une position subjective, laquelle relève d'une structure particulière.

« J'ai une phobie scolaire » : (et non pas « je suis phobique », qui introduirait la dimension subjective) ce à quoi je réponds maintenant : « Je ne sais pas ce que c'est que la phobie scolaire, dites le moi, c'est vous qui savez ». "Expliquez-moi". C'est la première intervention pour essayer de décoller le sujet de l'identification au signifiant bouchon. Ce premier travail de désidentification est nécessaire pour que puisse émerger un éventuel symptôme, dans lequel le sujet sera impliqué. Transformer le trouble en symptôme. Le symptôme révèle la vérité du sujet.

Il est vrai que pour certains sujets, « ne rien vouloir en savoir » peut les protéger, à l'image d'une sorte de débranchement à l'égard du savoir scolaire et de tout autre savoir (peut être à cause de l'énigme et de la peur de ce qu'il y aurait à découvrir concernant le sexuel et la mort). « Je ne veux rien savoir » peut renvoyer à l'énigme du désir des parents, sorte de voile de pudeur jeté sur ce désir : « si j'acceptais de savoir ce serait la honte ». C'est la rencontre du sujet avec la honte de constater que les parents sont désirants, c'est à dire animés d'un manque.

2-Plusieurs situations peuvent se rencontrer

C'est d'abord l'angoisse qui paralyse un sujet qui ne peut pas franchir la porte d'entrée du collège ou du lycée.

Certains peuvent dire que – de toutes façons- cela ne sert à rien d'apprendre, ça ne les intéresse pas, ils choisiront plutôt des satisfactions immédiates, d'autres seront dans une sorte de repli régressif ou quasi autistique avec un surinvestissement dans le virtuel (internet ou jeux vidéo) avec une addiction aux objets de consommation.

Devant ces tableaux « modernes », il faudra repérer à quel type de structure on a à faire.

Il faudra parfois respecter cette phobie, car ce signifiant phobie a une fonction, celle d'une construction pour un sujet désarrimé, fonction existentielle. Le ratage, l'échec, peuvent représenter un sujet, cette phobie peut faire tenir un sujet. Faire tomber cette signifiante phobie peut laisser ce sujet sans ancrage. D'où cette exigence qui est la nôtre dans le repérage des structures : névrose ou psychose ? sans oublier combien à l'adolescence cette distinction est difficile.

D'autres sujets peuvent dire qu'ils choisissent de ne pas se séparer des parents, ou souvent d'un parent seul, avec l'idée de le protéger : Il s'agit souvent d'un prétexte pour ne pas se rendre au collège ou au lycée, une rationalisation, en tout cas qui ne suffit pas et qui nous démontre surtout qu'il faut se garder de comprendre trop vite, de trouver une cause ; tout autant que ceux « qui refusent de grandir » comme disent les parents. Qui ne peut pas se séparer de l'autre ? L'empêchement et ses conséquences expliquées par toutes sortes de raisons peuvent servir à éviter l'idée d'imposture pour un sujet, qui pourrait autrement se voir ou se révéler. La cause avancée n'est souvent qu'un paravent, une justification qui satisfait le sujet et son entourage.

Respecter le symptôme ! sinon il y a le risque quand on se focalise sur le trouble d'une pousse à la normalisation, quitte à « passer en force ». Les sociologues en particulier parlent de remédiation, de resocialisation, de réadaptation, de rescolarisation...

L'inhibition existe dans la névrose et dans la psychose. Elle est une défense, comme un arrêt de toute symbolisation, illisible, évitant et empêchant mouvements et émotions, comme un gel. Au fond, un symptôme muet. Ce manque d'intérêt pour les études peut déboucher sur un échec confirmé avec toutes ses conséquences : dépréciation de soi, affects dépressifs, exclusion, qui renforcent le découragement et l'échec. C'est là, dans ce cercle vicieux, que l'entourage, devant l'impasse, sera tenté par donner des significations explicatives. Nous connaissons les risques de la « compréhension »...

Donc il s'agira d'abord, avant d'en venir aux questions de la structure, d'une pathologie du savoir, du rapport au savoir. Ce sera le premier point que j'aborderai.

3-Le rapport au savoir

Il s'agit d'adolescents, c'est très souvent après l'entrée au collège que se manifestent les premières difficultés (entre la 5ème et la seconde). A. Steevens dans un article que je vous recommande (« L'adolescence symptôme de la puberté » dans *Les feuillets du Courtil* 15), nous dit que l'adolescence correspond à cette exigence d'une mutation subjective qui réveille le désir, ses impasses et ses angoisses. Crise confrontant cet adolescent à un point d'impossible face auquel il aura à se déterminer, à trouver des issues, des réponses ; l'une de ces réponses concerne le savoir : se mettre à étudier, avoir envie d'apprendre, acquérir des connaissances, la pulsion épistémophilique. Ce désir d'apprendre vient comme réponse à l'énigme de la sexualité et des origines. C'est donc le choix d'une position quant aux significations du monde comme substitution au manque de savoir sur le sexe.

Ce que nous appelons savoir, c'est une certaine position par rapport à l'ignorance ; ainsi Lacan a parlé de « la passion de l'ignorance », ce qui ne veut pas dire mettre une passion à ne rien savoir, mais être animé par ce qu'on ne sait pas. C'est par rapport au manque structural dans le savoir (le traumatisme) que va se manifester chez l'adolescent une urgence de savoir articulée à la nécessité de trouver rapidement un sens à ce qui se présente pour lui comme une énigme. C'est une contrainte irrépressible, dit Freud. Que sont-elles ces questions :

Comment fait-on les enfants ? Pourquoi fait-on des enfants ? D'où viennent les enfants ? De quel désir suis-je issu ? L'éducation sexuelle ne donnera jamais la réponse à la question du désir particulier qui a procédé à notre venue au monde.

Quelle est sa place dans le désir de l'Autre ? Qu'est ce qui justifie notre existence ? Ne sommes nous pas toujours en trop ?

C'est cette absence de savoir qui le pousse à se tourner vers l'Autre dans l'espoir d'y trouver une réponse.

Il essaye d'arracher à l'Autre des bribes de savoir sur le sexe et sur la mort et en même temps, paradoxalement, il peut être écrasé par les signifiants qui lui viennent de l'Autre, ce savoir peut devenir insupportable, car il veut inventer sa propre réponse ; c'est là que le savoir de la pédagogie trouve ses limites, au bénéfice de ce qui s'appelle le savoir de l'inconscient.

Transmettre un savoir et susciter un désir de savoir ne sont pas du même ordre. Cet autre savoir, qui s'oppose aux savoirs articulés, c'est celui de la psychanalyse, que Lacan appelle vérité du sujet (c'est la jouissance propre à chacun qui fait l'originalité, la singularité du savoir inconscient). Il n'est pas le même pour tous, ni du côté de la norme. Apprendre et savoir « à prendre ».

4-Pourquoi l'école est elle si importante ?

L'école est le premier champ de socialisation après la famille, elle est le lieu de la mise à l'épreuve des identifications, de la métaphore paternelle, du rapport au sexe, de tout ce qui constitue la subjectivité. L'école s'institue automatiquement comme partenaire, comme partenaire-symptôme.

Il reviendra à la psychanalyse d'alléger l'école de cette dimension de partenaire-symptôme.

Freud nous l'indique à partir des *Trois essais* et dans « La psychologie du lycéen » ainsi que dans « Pour introduire la discussion sur le suicide » : il nous démontre pourquoi et comment les maîtres viennent à la place du père, pour civiliser, maîtriser, symboliser la jouissance. C'est un déplacement de la fonction paternelle qui opère à un moment, l'adolescence, où le sujet doit se séparer des identifications et des images parentales. Les maîtres d'école ont à assumer un héritage sentimental. Ils deviennent des substituts du père qui a déçu ; depuis que l'enfant a appris le rôle respectif des parents dans la procréation, moment où l'enfant apprend que la mère est toujours certaine mais que le père est toujours incertain. (En effet qu'est ce qui vient prouver le père, le démontrer ? rien d'autre que la parole de la mère, rien d'autre, il n'y a pas de preuve réelle du père. Le père est uniquement un signifiant, il peut donc être contesté ou nié).

Cette découverte du père comme incertain laissera un reste, car la vérité n'est pas garantie, ce qui poussera le sujet vers des pères de substitution visant à saturer ce reste, à le maîtriser. Freud dit qu'il s'agit là d'une opération consistant à sauver le père, à miser sur la fonction paternelle pour arriver à symboliser quelque chose de la jouissance maternelle particulièrement angoissante.

« Toute formation humaine, sociale, a pour but de réfréner la jouissance » (Lacan).

Dans ce texte, Freud dit aussi « ...le chemin vers les sciences passait uniquement par les personnes des maîtres : plusieurs d'entre nous restèrent arrêtés sur ce chemin qui, de la sorte, fut même pour quelques uns durablement barré » ce qui veut dire que lorsqu'on continue à vouloir faire du savoir le substitut du savoir sur le sexe, sur la génération, sur le désir de l'Autre parental, cela provoque un moment de barrage.

«Le lycée affirmait encore Freud, doit procurer l'envie de vivre et non pas de disparaître, et offrir au lycéen un point d'appui à une époque de sa vie où son développement le contraint à distendre sa relation avec son milieu familial. Voilà l'une des missions de l'école : offrir un substitut de la famille et éveiller l'intérêt pour la vie à l'extérieur, dans le monde. Mais l'école ne doit pas oublier qu'elle a affaire à des individus encore immatures, auxquels ne peut être dénié le droit de s'attarder dans certains stades, même « fâcheux » de leur développement». A l'époque de Freud, le baccalauréat s'appelait « Matura », c.à.d. examen de maturation.

Revenons à cet adolescent devant le savoir, son appétit peut prendre diverses formes : soit s'y mettre, soit s'y mettre trop (seules les études comptent avec fermetures à d'autres aventures ou rencontres...), les petits « polars » pour qui rien d'autre n'a de place et qui se coulent dans le moule du désir des parents, sans pouvoir se séparer ni se décoller de cette identification à un idéal, ils perdent l'appétit, ils « décrochent » peu à peu ou brutalement... comme si le savoir scolaire n'était pas celui qui pouvait répondre aux attentes du sujet. Une anorexie face au savoir.

Depuis que Freud a écrit « La psychologie du lycéen », les choses ont changé, en particulier le déclin, au niveau social, de la fonction paternelle qui ne permet plus l'identification verticale aux maîtres. La chute des idéaux, la désacralisation de l'école, la dévalorisation des enseignants de plus en plus désorientés, pousse encore plus les adolescents vers un mode d'identification horizontale, imaginaire, aux petits autres dans le tous pareils. Quant au savoir, il est aussi dévalué, il n'est plus du côté de l'idéal, sa finalité est devenue utilitaire, il est devenu une valeur marchande. Le sujet ne vaut plus que ce que vaut le savoir ; il s'agit de l'écrasement du sujet par le discours de la science. On achète du savoir pour le capitaliser. L'époque est révolue de transmettre « ce qui ne sert à rien »...sauf à éveiller la curiosité et susciter un intérêt pour avoir envie d'apprendre.

Ce qui devrait se transmettre, c'est aussi du manque ; c'est à partir d'un savoir défaillant, avec des trous, que naît le désir de savoir. (« L'insu qui constitue le cadre du savoir » dit Lacan) Autrement dit le désir de savoir pour tout élève ne peut s'installer que dans la mesure où il est confronté à un autre qui ne sait pas tout.

La loi du marché produite par le monde moderne (le discours de la science et du capitaliste), donne l'illusion du droit au bonheur de consommation, ici et maintenant pour tous. La jouissance n'est plus liée au savoir qui devrait la limiter mais à l'injonction de consommation qui fait bouchon à la division subjective. Cela amène à l'envahissement des objets gadgets écrasant le désir de savoir au bénéfice de l'avoir. Le savoir est dévalué et remplacé par l'accumulation d'objets de consommation. Ce serait d'ailleurs un nouveau symptôme : « il est dans sa chambre branché en permanence sur le net ». Pour le dire autrement, l'objet a pris la place de l'idéal. L'insertion se fait moins par identification que par consommation. Quand le savoir n'est plus du côté de l'idéal, alors ce sera la course aux objets à satisfaction immédiate, pouvant amener à la violence, la marginalisation ou l'exclusion. L'individu est identifié au consommateur, il ne se définit plus par ce qu'il est mais par ce qu'il possède.

5-Les structures

J'en viens à la question des structures. Je l'aborderai par le biais du rapport à l'Autre, valable pour tout sujet.

L'Autre est primordial pour le sujet, ça commence avec la mère à la naissance. Il y a toujours de l'Autre, il faut de l'Autre pour se constituer, Autre auquel il faut se confronter toute sa vie et qui n'est pas que bienveillant. Le sujet devra développer sa stratégie propre pour répondre à ce qui lui vient de cet Autre, sous la forme de : « Que me veut-il ? ». Cette stratégie sera fonction de l'appareillage dont il dispose. Là se situe le partage sans mélange entre névrose et psychose.

Dans le premier cas le sujet développera une stratégie visant à le protéger de la menace que l'Autre fait peser sur lui, sur son être même, menace à laquelle le psychotique reste confronté.

Dans la névrose, le sujet décomplétera l'Autre en lui supposant une demande, donc un manque, faisant objection à la toute puissance ; le sujet s'emploiera dès lors à lui offrir ce qui est supposé lui manquer, au besoin pour mieux le lui refuser, soit à le lui retirer, soit à s'offrir lui-même à le combler : il constituera ainsi un fantasme, un scénario personnel, destiné à se régler sur le désir de l'Autre, chargé de faire écran, barrage à la jouissance de l'Autre, une sorte de bouclier le protégeant de la question « que me veut-il ? ».

Deux cas cliniques (Sandra et Gaëlle).

Sandra : 16 ans classe de 3^{ème}. Nous la recevons car elle ne peut plus, ni ne veut plus aller au lycée après une TS médicamenteuse, dans un contexte réactionnel, à savoir le décès de son père d'un cancer.

Elle a peur de tout, a des crises de panique qui lui interdisent de franchir le seuil du lycée ; « Je ne sais pas pourquoi je suis comme ça ».

Elle demande à rencontrer un psy pour « faire un deuil », c'est-à-dire pour acquérir un savoir sur une énigme qui n'était pas de l'ordre d'un savoir scolaire, ou, en tout cas, qui n'était pas superposable. De quel savoir s'agissait-il pour elle ? Il s'agissait de la question de la mort et de sa place dans le désir de l'Autre.

Au bout d'un certain temps, nécessaire pour elle, elle trouve un apaisement qui lui permettra de reprendre la scolarité. Il n'y a pas eu besoin d'avoir recours à des médicaments.

Gaëlle : 16 ans, en seconde, adressée pour des « difficultés d'ordre relationnel et d'adaptation en milieu scolaire ». Elle est quasi déscolarisée.

« Je n'ai envie de rien faire, encore moins quand on me demande la moindre chose » (se lever, manger, aller au lycée...) A toute question elle répond par un silence.

Tout est la faute des autres, derrière lesquels elle se retranche avec une belle indifférence. Ce sont les autres qui ne la comprennent pas. Dans ce contexte il y a des scarifications qu'elle exhibe volontiers, tout autant qu'elle évoque des idées suicidaires. Elle prend facilement les symptômes des autres ados et se propose comme salvatrice.

Il faudra du temps pour qu'elle concède à reconnaître sa part de responsabilité dans ce dont elle se plaint. Elle demandera alors à rencontrer quelqu'un pour parler, alors qu'elle était dans un mutisme obstiné et ne communiquait qu'à partir d'écrits.

Le psychotique, lui, ne peut répondre de la sorte car il n'a pas la clé de l'ordre symbolique ; il restera confronté directement, sans bouclier, au surgissement de la question venant de l'Autre et qui le vise dans son être même, comme venant d'une figure toute puissante, sans limite et qui vise à l'absorber, d'où l'angoisse majeure que rien ne vient tempérer. La seule stratégie sera le délire, tentative pour donner un sens et une signification au désir énigmatique de l'Autre.

(Deux cas cliniques : Antoine et Eddy).

Antoine : 17 ans, adressé pour phobie scolaire, en terminale. Les parents et les enseignants évoquent une crise d'adolescence, car il se met à l'écart, s'isole, il n'est pas sociable, on remarque qu'il est triste et qu'il semble s'ennuyer.

C'était un très bon élève jusqu'en 1^{ère} (16 de moyenne et régulièrement les félicitations, 20 points d'avance au bac de français). La chute progressive des résultats est mise sur le compte de son inquiétude pour l'avenir.

Quand je l'interroge, il me dit que ses crises d'angoisse sont « comme de la folie », et il « ne peut pas se calmer », tout, autour de lui, lui « semble bizarre ». « C'est épuisant de toujours penser à la place des autres, je ne peux plus suivre ni me concentrer ». Il décrit alors un automatisme mental « qui l'oblige à interpréter dans sa tête tous les gestes des gens, en lien avec les mots qu'ils prononcent ». Ces phénomènes associés aux voix qui

le parasitent ne lui permettaient plus d'aller au lycée. Il demande à ce qu'on l'aide à arrêter ces phénomènes.

Eddy : 15 ans, en troisième, adressé pour phobie scolaire.

Il s'agit, en apparence d'une position d'évitement dans la rencontre avec les autres. « Je ne supporte pas le regard des autres, on me faisait du racisme primaire anti- rouquin »

« Je ne peux plus voir un seul élève parce que je ne sais pas ce qu'il pense de moi »

« J'ai l'agoraphobie des autres » Il précise qu'il se sent toujours critiqué, agressé, jaloux, harcelé. Il a essayé d'investir les arts martiaux pour se défendre. De quelle angoisse majeure s'agit-il ?

Il déploie assez vite une efflorescence délirante paranoïde, jusque là colmatée par la question scolaire. « Je vois la fin du monde, le chaos, les guerres partout, j'attends la fin du monde pour pouvoir revivre une autre vie ». Les médicaments deviennent du poison, les phénomènes de retour sur le corps précisent la schizophrénie, où tout fout le camp, les phénomènes bizarres l'envahissent. Il trouvera une petite invention assez originale à partir d'un coffret qu'il a toujours dans sa main : c'est une boîte à couture dont il se sert dans l'atelier couture, fréquenté essentiellement par des femmes. Il l'investit tellement qu'il a trouvé, dit-il dans un grand apaisement, un nouveau point de couture, jusqu'alors inconnu. S'agit-il d'un point de capiton ?

(Je voudrai citer un propos d'Eric Laurent qui me paraît faire lien entre le savoir et la structure : il évoque « *l'exigence aujourd'hui de capitaliser un savoir au service d'un idéal de pragmatisme, d'un devoir de tout faire pour que tout aille bien au moindre coût possible pour le plus grand nombre et d'autre part et à l'envers de cette exigence, on trouve un « je ne comprends pas » fondamental et angoissé, une résistance au savoir pragmatique en place de maître, qui se traduit souvent par l'échec ou le décrochage scolaire. Cela ne veut pas dire que ceux-ci sont uniquement l'effet de ce malaise dans la culture, mais que souvent c'est sur le terrain scolaire que la psychose et la névrose viennent faire signe que quelque chose ne va pas.*

La psychanalyse, par définition, se fait l'alliée de ces pathologies du savoir ; en effet l'inconscient a quelques affinités avec l'échec. La psychanalyse met en repos l'exigence du savoir lié au pragmatisme puisqu'elle essaye de partir de l'envers même du savoir, de ce qui rate, de l'angoisse du « je ne comprends pas ». Le « ça rate » est opposé au « il faut que ça marche ».)

Encore une citation. Cette citation, je l'extrai du livre de Ph. Lacadée *l'éveil et l'exil* : dans ce livre il déploie la thèse qu'il y a à l'adolescence **l'éveil** d'un éprouvé énigmatique dans le corps, une jouissance, donnant au sujet le sentiment, souvent teinté de honte, d'être à part, en **exil**. Dans un chapitre intitulé « l'école pas toute », il écrit :

« *L'école, par l'utilisation du langage qu'elle promet, est le lieu où se rejoue pour chacun ce qui fait la base du lien social, soit la fonction d'appel à l'Autre, que comporte le fait d'être accueilli dans une classe. La classe peut être un lieu d'ouverture si on parie sur l'Autre ou lieu de fermeture si on rejette l'Autre ».*

Ph. Lacadée remarque que classe vient de classis, du latin calare qui veut dire appeler.

Face à l'excédent de jouissance qui envahit son corps et le laisse sans discours seuls les actes, l'agir, apparaissent comme des réponses à l'impasse rencontrée : fugues, errances, tentatives de suicide, « phobie scolaire »...Eveil, exil et honte sont les facteurs réunis pour mettre en acte la coupure d'avec les autres.

Un mot sur le blocage de **l'inhibition névrotique**. Le sujet est arrêté, empêché, c'est plus fort que lui. Dans l'inhibition, le sujet révèle quelque chose de sa vérité par un non, un non de refus, c'est un acte qui implique sa part de jouissance (au même titre que l'anorexie). Il faudra qu'il reconnaisse sa propre division et sa responsabilité de sujet pour que dans le trouble imputé aux autres, il y reconnaisse la part qui lui revient. Symptomatiser le trouble...

Quant à la **psychose**, il faut reconnaître que l'adolescence est un moment privilégié pour les déclenchements, les mutations radicales de la puberté sollicitant fortement les assises symboliques. Si l'adolescent n'a pas à sa disposition cet opérateur de séparation qu'est la fonction paternelle, si le Nom du Père est forclos, le sujet ne peut tempérer sa relation à l'Autre. Rappelons simplement que l'adolescence est une période de la vie où le sujet sort de l'enfance et aborde le monde adulte, ce qui veut dire qu'il doit désormais diriger sa vie, parler en son nom et il va devoir faire des choix sexuels : autant de moments qui en appellent aux assises symboliques.

Lacan dans le séminaire 3 sur les psychoses, montre qu'un enfant peut avoir une structure psychotique sans que cela se remarque, ce qu'il donne à voir est une construction moïque qui peut être copie conforme du modèle parental. Le petit enfant n'a pas à parler en son nom, il peut faire l'économie de la prise de parole jusqu'au moment où il aura à se manifester dans son être de sujet, à soutenir son identité sexuée, à faire face à la question des origines, de la mort, de la solitude.

Lacan évoque le déclenchement psychotique dans « une prise de parole » qui peut se produire à l'adolescence :

« Nous touchons là à ce qui peut se proposer de plus ardu à un homme, c'est ce qu'on appelle prendre la parole, j'entends la sienne, tout le contraire de dire oui oui oui, à celle du voisin. Cela ne s'exprime pas forcément en mots. La clinique montre que c'est justement à ce moment là, si on sait le repérer à des niveaux divers, que la psychose se déclare » Au moment de l'adolescence, quand s'écroule la façade des identifications imaginaires, c'est l'effondrement psychotique.

Ce sera parfois très difficile de différencier une « crise d'adolescence » et de ce qui se révèle être une entrée dans la psychose, car les causes qui sont en jeu dans les deux cas sont les mêmes qui peuvent jouer comme facteur déclenchant.

Place maintenant à la discussion... « Comment trouver le lieu et la formule » ?

Docteur MAZIERES

Psychiatre médecin-chef du Centre de Santé Mentale MGEN ASS Rouen,
Responsable de l'unité d'accueil pour adolescents.